



### **Anton Corbijn, objectif rock**

Deux expositions à La Haye rendent hommage au photographe néerlandais et à ses portraits de musiciens. Rencontre.



## CULTURE &amp; IDÉES

## Le regard rock d'Anton Corbijn

Ses portraits de musiciens ont façonné notre imaginaire. Rencontre avec le photographe néerlandais, auquel deux expositions aux Pays-Bas rendent hommage

PROPOS RECUEILLIS PAR  
STÉPHANE DAVET

La Haye (Pays-Bas), envoyé spécial

L'histoire du rock s'est écrite presque autant en musique qu'en images. Le Néerlandais Anton Corbijn fait partie de ceux qui ont illustré cette saga de photos, pochettes de disques et clips désormais iconiques. Devenu cinéaste – *Control* (2007), *The American* (2010), *Un homme très recherché* (2014)... –, il fêtera bientôt ses 60 ans. Deux expositions et un superbe livre publié en France rappellent à quel point ce portraitiste, amoureux des trames sombres, a marqué sinon métamorphosé l'imaginaire collectif et la carrière d'artistes tels Depeche Mode, U2, Nirvana, R.E.M., Tom Waits, Nick Cave ou les Rolling Stones. Rencontre à La Haye avec un fan de rock devenu un photographe contemporain majeur.

**De la musique à la photographie** J'ai pris mes premières photos pour pouvoir me rapprocher des musiciens. Adolescent, je ne connaissais rien à la photographie, mais je me passionnais pour le rock. Cette musique me faisait d'autant plus rêver que j'ai grandi dans une petite île des Pays-Bas jusqu'à l'âge de 11 ans, dans un milieu très marqué par l'éducation religieuse puisque mon père était pasteur de l'église réformée néerlandaise. Les sons et les images de la culture rock me permettaient de m'échapper de cet isolement et me promettaient un monde meilleur.

En empruntant l'appareil photo de mon père, j'ai trouvé un prétexte pour m'approcher de la scène. Les photos de scène étaient très limitées. Je n'avais aucun contrôle sur les lumières ni sur mes mouvements. J'ai commencé à demander aux gens si je pou-

vais prendre des photos en coulisses et faire des portraits. Moi qui n'avais aucune culture artistique, j'ai aussi commencé à m'intéresser à l'histoire de la photo comme forme d'art. J'ai découvert les *street photographers* de l'école américaine comme Diane Arbus, Robert Frank, Dorothea Lange, W. Eugene Smith... Leurs travaux avaient beaucoup influencé une école hollandaise qui privilégiait le photoreportage en noir et blanc au grain très marqué. J'aimais des photographes de rock comme Elliott Landy, Michael Cooper ou Jim Marshall, mais j'ai aussi compris qu'ils limitaient leur public aux fans de musique. Je n'ai jamais voulu faire ça. Je suis d'abord un portraitiste qui photographie des musiciens. Pas un photographe rock.

**La période anglaise** Je suis parti pour Londres après avoir travaillé pour quelques journaux néerlandais. La vie anglaise était rythmée par la musique, le postpunk et la new wave venaient de succéder au punk. J'ai commencé à photographier les groupes. Je me suis aperçu que mon style était différent de celui des photographes anglais, obsédés par les fringues et les coupes de cheveux. Je m'attachais plus à l'étude de personnages, à la façon dont des images permettaient de visualiser une œuvre, comme je l'ai fait, en 1979, avec Joy Division. Une photo doit pouvoir raconter ce que les gens sont et ce qu'ils font.

J'attache beaucoup d'importance à l'environnement de mes sujets. Je ne suis pas un photographe de studio. Je préfère la notion de reportage, de documentaire. Je travaille rapidement. C'est pour cela aussi que j'aime le côté « graineux » de ces photos. Je préfère la rudesse, le côté vécu de cette trame, aux aspects trop précis, trop parfaits de beaucoup de photos.

**L'ami de Depeche Mode et U2** J'ai eu une

relation particulière avec plusieurs artistes, comme l'Allemand Herbert Grönemeyer, le Néerlandais Herman Brood, que j'ai photographié de 1973 jusque dans son cercueil, en 2001, les Anglais John Martyn ou Johnny Rotten, l'Américain Don Van Vliet, le chanteur de Captain Beefheart, sur lequel j'ai tourné mon premier court-métrage, *Some YoYo Stuff*, en 1994, ou Tom Waits, dont l'imagination et le visage sont un vrai cadeau pour un photographe.

Des collaborations comme celles que j'entretiens avec Depeche Mode et U2 sont très rares dans ce milieu. Les façons de fonctionner des deux groupes sont complètement opposées. Les membres de Depeche Mode sont assez paresseux; ils sont heureux qu'un type s'occupe de leurs créations visuelles. Cela m'oblige à toujours leur prouver qu'ils ont raison de me faire confiance. J'ai parfois l'impression que je travaille plus dur, que je suis plus audacieux parce qu'ils me laissent libre. Avec eux, j'ai non seulement fait des clips et des photos, des pochettes d'albums, mais aussi des installations, des films et des décors de scène.

Contrairement à Depeche Mode, les membres de U2 sont tous très impliqués, aucune décision n'est prise sans leur aval. Ils fonctionnent comme une démocratie. C'est un vrai groupe et c'est sans doute pour cela qu'ils apparaissent en général sur les pochettes de leurs albums. Cela ne les empêche pas d'être sensibles aux idées nouvelles, comme à l'époque d'*Achtung Baby*, en 1991, avec ces photos aux couleurs baveuses et ces films expérimentaux qui apparaissaient sur la tournée.

**Le temps du doute** Mon travail a longtemps consisté à réagir à l'image publique d'un artiste, à montrer autre chose de lui. Mais avec le succès, mes propres photos sont devenues cette image publique. Cela a été en particulier le cas avec U2 et la pochette de *The Joshua Tree* (1987), leur cinquième album, qui a été



un immense succès. Après cela, tout le monde voulait quelque chose dans ce style. J'ai traversé une grosse période de doute à la fin des années 1980.

J'ai compris qu'il fallait que j'explore d'autres formes. Je me suis investi dans le graphisme, la peinture, la scénographie, la vidéo... J'ai essayé d'autres façons de travailler, comme la photo conceptuelle avec la série « a.somebody » (2001-2002), où je me suis mis en scène dans la peau de plusieurs de mes héros disparus – Jimi Hendrix, John Lennon, Janis Joplin, George Harrison... – dans le village de mon enfance.

**De la photo au cinéma** Les années 1980 ont vu le triomphe de la chaîne musicale MTV. Je trouvais qu'il y avait beaucoup de très bons musiciens, dont je prenais les photos, qui faisaient de très mauvaises vidéos. On ne retrouvait pas dans leurs clips le poids de leurs chansons. Mes premières vidéos ressemblaient trop à des images fixes, puis je me suis adapté. Avec la photo, je travaille rapidement, de façon très intuitive. Avec la vidéo, il

faut réfléchir à l'avance, préparer des storyboards... J'ai réalisé des dizaines de clips. La vidéo a fini par influencer ma façon de photographier. J'ai commencé à incorporer des objets, des déguisements dans mes photos.

Ce travail sur l'image animée m'a naturellement mené au cinéma. C'est une nouvelle aventure, une nouvelle frontière, incroyablement excitante et qui prend aujourd'hui l'essentiel de mon temps. Mon premier film, *Control* (2007), consacré à la vie et au suicide de Ian Curtis, le chanteur de Joy Division, était encore rattaché à mon histoire et à mon esthétique de photographe. Je m'en suis éloigné avec des thrillers comme *The American* (avec George Clooney) ou *Un homme très recherché* (avec Philip Seymour Hoffman). Je m'en rapproche avec mon nouveau film, *Life [dont la sortie en France est prévue en septembre]*. Il raconte la rencontre d'un photographe de *Life Magazine*, Dennis Stock (joué par Robert Pattinson), et de James Dean. Je reviens sur ce rapport si particulier du photographe avec son sujet, quand ce dernier est dans l'œil du public. » ■



À VOIR

« **ANTON CORBIJN**  
**1-2-3-4** »exposition au  
Fotomuseum, La Haye,  
Pays-Bas.

Tél. : (31)-70-338-1144.

Jusqu'au 21 juin.

Fotomuseumdenhaag.nl

« **HOLLANDS DEEP** »exposition au  
Gemeentemuseum,  
La Haye, Pays-Bas.

Tél. : (31)-70-338-1111.

Jusqu'au 21 juin.

Gemeentemuseum.nl



À LIRE

« **ANTON CORBIJN**  
**1-2-3-4** »d'Anton Corbijn, avec  
Wim van Sinderen

(Editions Xavier Barral,

352 p., 64 €).